

1

L'ange mort

Le commissaire Grassin remua sa cuillère dans le café de sa tasse tout en tirant sur sa gitane. Le nœud de sa cravate à pois bleus était desserré : chez lui, c'était le signe d'une profonde concentration.

Il venait de relire pour la sixième fois l'article de ce petit journaliste de *La Dépêche* sur l'affaire. Quelque chose le gênait, mais quoi ? Il n'arrivait pas à le dire. Les informations de Michel Lombard étaient justes, vraies, réalistes, raisonnables : elles ne disaient que l'objectif, c'était indiscutable. Mais il y avait autre chose d'indéfinissable ; comme un indice pressenti, qu'il suffisait d'éclaircir pour aller plus loin dans le détour de cette affaire, mystérieuse dès le départ.

Le Commissaire Grassin se remit pour la septième fois à la lecture de cet article sur l'affaire d'Arfons.

Tout d'abord le titre : *la Neige était sale*. Pourquoi ? de quelle salissure ou saleté s'agissait-il ? Était-

ce le simple sang ? La victime avait très peu saigné, justement, tant sa mort était venue vite. Alors ?

« LA NEIGE ÉTAIT SALE. Grande a été la surprise de Léon, cette personne d'Arfons (Tarn), que l'on considère un peu comme l'innocent de ce petit village, quand en pistant des traces de renard sur la neige, il se trouva nez à nez (Grassin sourit à cette image idiote !) avec le corps dénudé et raidi d'une jeune femme étendue dans le fossé de la route qui conduit d'Arfons au Lampy.

Cette femme, vraisemblablement âgée de 18-25 ans, a été étranglée avec un de ses bas – l'autre a été enfoncé dans sa bouche sans doute pour l'empêcher de crier – et transpercée au sein gauche par une longue aiguille d'acier qui a du foudroyer le cœur. Détail bizarre, une petite fleur de fête votive, aux pétales jaunes et verts, a été fixée au centre même du mamelon droit, fixant sous elle une étiquette d'écolier où l'on a écrit : SOUVIENS-TOI DE SORÈZE !

Jusqu'à présent l'identité de la jeune femme assassinée n'est pas connue ou en tout cas non révélée. On sait seulement que la victime ne s'est pas débattue et qu'elle ne porte pas de traces de violences.

L'enquête suit son cours... »

Le journaliste continuait par quelques phrases destinées à l'imagination de sa clientèle de lecteurs de faits divers.

... « *Ce meurtre présente un caractère symbolique ou rituel passablement troublant. Comme est troublant aussi le tableau de ce corps jeune et nu sur la neige fraîche, tombée toute la nuit, où se sont marquées en ocre rouge quelques gouttes du sang échappé de la blessure de l'inconnue de Sorèze* ».

Sa lecture finie, une fois de plus, Grassin se roula une cigarette et se reprit à réfléchir. Il fumait beaucoup. Mais depuis deux jours que l'enquête piétinait, il fumait n'importe comment, jetant par-ci par-là ses cigarettes à peine commencées.

Autour de lui le café d'Arfons bruissait d'une sorte de silence ancien. En plein hiver il se trouvait quasiment vide. A dix heures du matin, l'heure de l'apéritif était encore loin, et vu le temps, la plupart des habitués resteraient sans doute chez eux, à l'abri des hautes cheminées où brûlait le feu de sapin ou de hêtre, avec une fumée quasiment horizontale au-dessus des toits. Un seul client séjournait à quelques tables de là, l'œil vague, la cigarette vissée à l'angle droit de sa bouche, le béret crasseux, également vissé un peu plus haut sur le crâne de ce visage balafré et naïvement éclairé de deux yeux de porcelaine trop bleue.

Léon !

Celui qui avait découvert l'inconnue de Sorèze se croyait indispensable au travail du Commissaire et ne le lâchait plus, tout comme il avait assommé Petit-bois de son omniprésence et de sa perpétuelle réponse. Presque par jeu, Grassin lui posa une fois encore la question rituelle.

– Comment l'as-tu trouvée, cette femme ?

– L'était tant belle, chef ! on aurait dit un ange, un ange mort.

Pas moyen d'en tirer davantage.

Au comptoir Hans était revenu essayer quelques verres. Le poêle à mazout ronronnait doucement. Du dehors filtrait un jour jaunâtre.

Petitbois se faisait attendre.

Quand le SRPJ de Toulouse avait été requis à l'appui d'Albi, le Commissaire Grassin n'avait été guère emballé d'aller dans ce trou perdu enquêter sur un crime qu'il estimait simple, dans ce bout du monde où l'on se serait cru parfois à des dizaines de kilomètres et de siècles d'un endroit vraiment civilisé et moderne. Jamais il n'avait mis les pieds à Arfons.

Et voilà qu'il était capté, fasciné par ce contexte à la fois trouble et beau où les hasards du métier l'avaient conduit.

Les détails « bizarres » étaient bizarres mais au moins étaient nets. Cette « double mort » en premier lieu : deux précautions valent mieux qu'une !

Mais l'autopsie avait révélé que la mort résultait de la blessure au cœur donnée en premier. Pourquoi l'étranglement ? Inutile. D'ailleurs à part le gonflement de la gorge, aucun effet de strangulation n'était apparent. Autre détail curieux trop clair, trop évident : la petite fleur de fête votive, comme symétrique de l'aiguille d'acier, avec cet avertissement voilé de menace. Avertissement pour une menace, ou menace expliquée par un avertissement posthume ? Enfin, autre bizarrerie : la victime, nue sur la neige, ne semblait pas s'être débattue.

Elle devait donc connaître son meurtrier, à moins qu'elle n'ait été endormie. L'autopsie avait montré qu'elle n'avait pas été droguée. La mort remontait à deux jours plus tôt, à sept heures du matin.

Ce jour là, une heure plus tard, Léon avait trouvé le corps au carrefour de la petite route qui conduit à la Galaube. La femme avait été délicatement posée sur la neige, sur la pente douce d'un grand talus, la tête penchée sur le côté droit, comme pour mieux regarder la petite fleur votive et son avertissement ambigü : Souviens-toi de Sorèze !

Petitbois, l'inspecteur de Castres, avouait avoir été ému par le spectacle de la beauté fragile de ce corps dénudé, mort, sur cette neige froide, dans ce blanc grisâtre et bleuté d'où ressortaient seulement, en vif, la fleur votive et les gouttes de sang.

Avait-elle été tuée sur place ? Avait-elle demandé à être tuée ? D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Aucun indice ne permettait bien sûr d'avancer dans cette affaire. Le fichier national ne donnait rien. On était en train de consulter Interpol. Quel lien pourrait-il y avoir entre une victime étrangère et le petit village du Tarn enfoui dans les forêts, la brume et la neige qui tombait de nouveau par moment ?

La femme était jeune, brune, hâlée, de race et de nationalité indéfinissables... pour l'instant.

– L'était tant belle ! répéta Léon, un ange, un ange mort !

Voilà qu'il redisait sa phrase sans qu'on le lui demande. Grassin pensa que c'était ce côté « angélique » qui l'agaçait. Plus précisément l'évocation ange – trouble – et beauté. Il relut la dernière phrase de l'article de la Dépêche. Il faudrait qu'il voit ce petit journaliste. Que voulait-il dire par « symbolique et rituel » ? En savait-il un peu plus ou bien n'était-ce là que texte de plume facile pour émouvoir le public ?

Y aurait-il un autre article sur le journal de demain ? Si oui, Grassin convoquerait Michel Lombard pour lui demander pourquoi il y avait quelque chose de trouble.

La porte du café s'ouvrit d'un coup laissant entrer une grande bouffée d'air froid. On la referma aussitôt avec un claquement mat qui détona dans

le silence de la salle, que seul le tic tac de l'horloge coupait régulièrement.

L'inspecteur Petitbois entra de son pas décidé et vint s'asseoir à la table du Commissaire Grassin qui, levant les yeux, l'interrogea sans poser de questions.

– Alors, rien ! dit Petitbois, rien ou presque rien...

Grassin bourra sa pipe d'un air désabusé. Tout en intimant à Léon l'ordre de ne pas bouger. Hans avait arrêté son mouvement régulier d'essuiement du verre qu'il tenait. Se voyant observé il reprit son geste, machinalement, mais sans doute tout à l'écoute.

– Il semblerait, dit Petitbois, que l'inconnue d'Arfons soit bien connue à Sorèze. Elle aurait séjourné dans la région au moment de la fête, c'est-à-dire en août dernier. J'ai montré sa photo aux commerces et aux cafés. Il n'y a pas eu de reconnaissance formelle, mais le cliché n'a pas surpris. Et puis, la patronne de l'hôtel Bonheure a eu une exclamation : on dirait l'Anglaise !... j'ai insisté, elle n'a rien dit d'autre, évoquant seulement une fille qui se serait arrêtée à Sorèze... mais peut-être que non, elle ne savait pas... elle hésitait. Et puis elle a dit que finalement elle ne reconnaissait personne.

Petitbois se tut et commanda un café.

– Rien d'autre ? demanda Grassin.

– Des broutilles, répondit Petitbois, des brou-

tilles. L'épingle a bien été reconnue par le responsable du Comité des Fêtes, mais n'importe qui peut en trouver une n'importe où. L'épingle d'une fête ou d'une autre ? Par contre la pique d'acier semble venir d'un magasin de moquette et revêtements de sol. Lequel ? c'est autre chose. Mais, il y a quelque chose de curieux...

– Quoi donc ? demanda Grassin à voix très basse.

– Sur cette pique, il n'y aurait pas que du sang de la victime... mais des traces d'un autre.

Le silence se fit.

Hans essayait furieusement son verre et Léon brusquement n'avait plus l'air aussi idiot. Grassin se leva, paya les cafés et fit signe à l'inspecteur Petitbois de le suivre au-dehors.

Sur la petite place triangulaire, la neige avait verglacé et des traces jaunâtres de pas ou de roues la salissaient... « La neige était sale » ! Pourquoi ?

Un camion de la Mobil se trouvait devant l'épicerie où se tenait depuis des années Félicie, que tout le monde appelait Félicie même les étrangers de passage et les estivants. Comme par hasard, Félicie était à la porte avec le camionneur et deux clients. Les policiers se sentirent curieusement observés. Grassin se dirigea vers sa voiture, mit en marche.

La voiture patinait. Impulsivement, il prit la route du Lampy, vers la forêt et les hautes masses

de ses sapins sombres et nébuleux. La neige tombait en flocons très fins. Aucun vent ne perturbait leur courbe aérienne et on avait l'impression d'un pesant silence sur toutes choses autour du village, du village qui couvrait son affaire.

– Alors ! fit Grassin.

– Alors, rien d'autre, si ce n'est que le toubib qui a fait l'autopsie, à Albi, m'a signalé un petit détail curieux...

Grassin prit une autre cigarette. Petitbois ajouta d'une voix neutre.

– Il y a en fait deux blessures au sein gauche, à quelques millimètres de distance. Les deux pouvaient tuer mais l'une est inutile.

– Merde ! qu'est-ce que c'est que ce pastis !

– Comment trouver à qui appartient l'autre sang ? C'est là le problème !

– Résumons, fit Grassin. La fille a été tuée à sept heures du matin d'un coup d'aiguille au cœur. Vraisemblablement, elle était endormie mais non droguée. Elle était nue, à l'exception de ses bas qui ont été utilisés pour rien, l'un pour l'étrangler alors qu'elle était morte sur le coup, l'autre pour l'empêcher de crier alors qu'elle dormait. Pourquoi ces précautions ? Pour fausser les pistes. Voilà que s'ajoute à présent un autre coup d'aiguille d'acier. Evidemment, pas d'empreinte sur cette aiguille... mais des traces de sang d'une autre personne. On

ne peut pas situer l'écart de temps qui sépare les deux blessures ?

– Difficilement, dit Petitbois.

– Bien sûr !

– Et personne dans ce foutu village ne la connaît !

– Ça ne vous semble pas curieux, Petitbois, cette ignorance et en même temps cette curiosité...

– Curiosité ?

– Oui ! cette curiosité qui n'est pas naturelle. Bien sûr, ce meurtre c'est l'événement et il est normal que tous les gens d'Arfons soient passionnés par la chose. Mais ce n'est pas franc ! Le gars de l'hôtel écoute tout. Léon nous colle aux fesses. Malgré le froid et l'hiver, je suis certain que tout le monde est aux aguets derrière sa fenêtre, derrière sa porte. Croyez-moi ! Cette curiosité est malsaine et cache quelque chose.

– Nous en saurons plus, quand nous connaissons l'identité de la victime.

– Ce n'est pas si sûr ! soupira Grassin. Pour l'instant, les gens se taisent, plus tard ils mentiront.

Ils étaient arrivés à l'endroit où l'on avait trouvé la morte. Grassin essaya d'imaginer la scène, de penser à ce que Léon avait bien pu éprouver en trouvant la fille.

– Et si le sang était celui de Léon ! fit rêveusement Petitbois.

– Trop facile ! rétorqua Grassin.

– Pourquoi donc ?

Grassin, dans la voiture arrêtée, se roula une ènième cigarette et ne répondit pas tout de suite. Bien sûr, Léon ! c'était trop simple ! Celui qui trouvait la victime était en fait l'assassin. L'assassin se donnait donc un alibi « moral ». C'était classique et au point de départ de beaucoup de romans policiers. Et puis il aurait fallu que Léon fasse vraiment l'idiot. En était-il capable ? Bien sûr ! il y avait ce regard « intelligent » lancé tout à l'heure au café. Léon écoutait, avait compris, avait réagi. Mais cela suffisait-il ?

– Il faudra vérifier... mais même si c'était le sang de Léon cela ne prouverait pas qu'il ait assassiné la fille !

Ils descendirent de voiture et se dirigèrent vers l'endroit où l'on avait trouvé le corps. La brume dissimulait le carrefour, épaisse maintenant. Elle resterait sans doute jusqu'à la nuit. La neige avait cessé. Il faisait froid. Grassin remonta le col de sa canadienne. Petitbois mit son passe-montagne et alluma un Meccarillo. Les codes de la voiture diffusaient une lueur vague qui se reflétait dans le panneau indicateur du carrefour. En contre-bas on ne

voyait rien, en dehors de cette brume cotonneuse. Vers le haut, quelques sapins se détachaient encore. Brusquement les deux hommes s'écartèrent : une voiture venait de démarrer de la descente de la Galaube et filait sous leur nez tous feux éteints. Cela se fit si vite qu'ils ne purent en déterminer ni la marque et ni le type. Elle remonta vers Saissac, tournant le dos à Arfons et à l'affaire... sans doute.

Ils se regardèrent, traversés de la même idée. Filer la voiture ? Elle était déjà loin ; elle avait d'ailleurs allumé ses phares à présent, et la lueur rouge des feux arrières disparut bientôt au premier virage.

Cela n'avait peut-être aucun rapport.

Ils s'avancèrent.

– Nom de Dieu ! fit Petitbois.

Grassin, de colère, jeta sa cigarette à peine commencée.

A l'endroit où l'on avait trouvé le corps, au lieu précis où avait reposé la tête de l'inconnue de Sorèze, la neige avait été enlevée, ratissée, laissant apparaître la terre noire et la mousse roussie de gel. Et posées sur cette terre durcie, presque plantées, il y avait trois roses artificielles, une blanche, une rouge, une jaune.

Grassin les toucha de sa main dégantée. Elles étaient encore chaudes de la main qui les avaient tenues.

Ils montèrent en voiture dare-dare, s'élançant

à la poursuite de l'autre voiture, suspecte, ô combien ! Chassant des quatre roues, risquant à chaque virage de se retrouver dans le décor, ils parvinrent au Fajal, où le brouillard était à couper au couteau. Sur le faux-plat qui suit ils accélérèrent encore, franchirent le carrefour du Lampy et, à Fontcroisette, la voiture se mit carrément au beau travers de la route. C'était folie de continuer ainsi, peut-être pour rien. Avec difficulté, ils arrivèrent au carrefour du Lampy-vieux et firent demi-tour. Le brouillard recouvrait tout.

Les policiers ne disaient rien, rageurs, sur la route du retour vers Arfons. Grassin conduisait lentement et réfléchissait le plus vite possible.

– Je crois que c'était une camionnette vu l'empattement des pneus... dit Petitbois en traversant le pont du Sor.

– Si vous reconnaissez quelques chose !

Grassin était furieux et excité. L'affaire se corsait. Quel était ce curieux dévot aux roses artificielles ?

Au même moment, ils entendirent, venant de tout près, un son de cloche unique mais très prolongé.

Arrivés sur la place, ils virent des gens se diriger en hâte vers l'Eglise. Ils les suivirent et là eurent un haut le corps : dans l'Eglise, à la corde du clocher... un corps était pendu.

Ils reconnurent Léon, l'idiot, le curieux Léon.
Au revers de sa vieille doudoune était épinglée
une étiquette d'écolier : Souviens-toi de Sorèse !